

HOMÉLIE 7

1. «Moment pour lancer des pierres et moment pour rassembler des pierres.» Le commandant de la puissance ecclésiastique a déjà fait croître par son enseignement la force des auditeurs, de sorte qu'ils peuvent frapper leurs opposants et se procurent des matériaux pour les atteindre. En effet, ce que nous a été enseigné précédemment – grâce à quoi nous avons appris à adapter à toutes choses la mesure donnée par le temps et à considérer comme critère du beau le moment opportun propre à chaque chose – nous fait accéder à une puissance telle que le bras de nos âmes est fortifié et qu'il envoie au but les pierres qui détruisent l'adversaire; et ces pierres qui nous permettent de frapper l'ennemi sont à nouveau mentionnées, afin que nous puissions pour toujours, avec les mêmes pierres, abattre l'adversaire. Certains donc, considérant seulement la lettre et s'en tenant à une compréhension immédiate de ce qui a été dit, adapteront peut-être la loi de Moïse à ces mots-ci, du fait que la Loi ordonne de lancer des pierres contre ceux qui seraient convaincus de transgression de la Loi. C'est là ce que nous avons appris par le récit historique lui-même, s'agissant de ceux qui enfreignent le jour du sabbat, de celui qui pille les offrandes et des autres manquements pour lesquels la Loi ordonnait le châtement par lapidation. Et pour ma part, si l'ecclésiaste n'avait pas aussi considéré le fait de rassembler des pierres comme opportun – sur ce point, aucune loi ne donne d'ordre et aucune action dans le récit historique ne laisse entendre quoi que ce soit de semblable –, j'aurais été d'accord avec ceux qui interprètent cette parole par référence à la Loi en disant que le moment de lancer des pierres, c'est chaque fois que quelqu'un transgresse la loi du sabbat ou dérobe quelque offrande. Mais en réalité l'addition selon laquelle il faut de nouveau rassembler les pierres – ce qui n'a été prescrit par aucune loi – nous conduit à une autre réflexion pour apprendre quel est ce genre de pierres qui, une fois lancées, doivent revenir en la possession de celui qui les a jetées.

2. Chaque fois que nous lançons les pierres au moment opportun, le texte nous apprend à les rassembler en retour au moment opportun. Je crois donc qu'il n'est pas bon non plus de comprendre la Loi de manière si littérale, au sens obvie. En effet, que ressort-il de grand et de digne de Dieu, si l'on comprend au sens littéral ce qui est écrit ? Si quelqu'un était pris en train de ramasser du bois pendant le sabbat, était-ce une raison pour qu'il faille le lapider, alors qu'il n'y avait aucune injustice manifeste dans ce manquement ? En quoi en effet cet homme commettait-il une injustice en rassemblant des brindilles éparpillées au hasard dans le désert pour pouvoir faire du feu ? Il n'est pas accusé d'avoir enlevé le bien d'autrui, ce qui légitimerait qu'il soit châtié pour son injustice, mais c'est ce qui est à la disposition de tous qui fait qu'on lui lance des pierres. Pour avoir agi ainsi pendant le sabbat, il est condamné comme un malfaiteur.

Qui ne sait qu'on juge pour chaque acte commis, selon sa nature propre, s'il est mauvais ou non, et que l'on considère indépendamment l'un de l'autre la nature de l'acte et le temps dans lequel il s'accomplit ? En effet, qu'y a-t-il de commun entre l'intervalle de temps écoulé et l'acte issu de notre libre choix ? Si quelqu'un nous demande ce qu'est un jour, nous répondons bien que c'est le fait que le soleil soit au-dessus de la terre et que nous prenons pour mesure du jour l'aube et le soir. Une telle définition du jour ne sera pas adaptée seulement à l'un des jours qui reviennent au cours du cycle hebdomadaire, mais elle est la même pour le premier, le deuxième, et jusqu'au septième jour – et le jour du sabbat ne subit aucune modification par rapport aux autres pour ce qui est d'être un jour. Mais si l'on cherche à comprendre ce qu'est la faute, nous dirons bien que c'est ce qu'il ne faut pas faire à son prochain, comme : «Tu ne commettras pas l'adultère, tu ne tueras pas; tu ne voleras pas», et les autres commandements pour lesquels il y a une loi générique et englobante, contenant en elle-même ce qui se rapporte à chacun ainsi que la loi d' «aimer son prochain comme soi-même». Ces choses-là, les bonnes actions tout comme les transgressions de chaque jour, ou bien sont tout à fait bonnes ou bien vont dans le sens contraire. Mais personne n'irait penser que ce qui a été jugé mauvais un jour, que le manquement soit un meurtre ou l'une ou l'autre des interdictions énumérées, cela même est bon le lendemain. Si donc ce qui est mauvais est toujours tel quel que soit le temps dans lequel on ose le faire, absolument rien parmi les choses injustifiées ne saurait obtenir de justification sous le rapport du temps. Si donc le fait de ramasser du bois et de préparer un feu avant le sabbat est extérieur à l'injustice et au châtement, comment la même action devient-elle un manquement le jour suivant ?

C'est que je connais le sabbat qui ordonne le repos, je connais la loi de l'inactivité qui, sans entraver l'homme, ordonne qu'il ne se serve pas de l'énergie propre à sa nature. Serait-ce alors qu'elle ordonne même l'impossible en nous enjoignant d'être inactifs, nous dont la vie dans sa spécificité même, sans même considérer les autres actes, est acte ? Qui ne sait en effet que la vue est l'acte des yeux, qu'il y a une activité conforme à la nature de l'ouïe, que celle des narines, c'est l'odorat, celle de la bouche, l'aspiration de l'air, celle de la langue, la parole que les dents

nous servent pour la nourriture, que grâce aux entrailles nous digérons, grâce aux pieds nous nous déplaçons, grâce aux mains nous faisons toutes les actions auxquelles ces membres nous portent naturellement ? Comment donc est-il possible que la loi de l'inactivité soit souveraine alors que la nature n'admet pas l'oisiveté ? Comment persuaderai-je l'oeil de ne pas voir pendant le sabbat, alors que sa nature est justement de regarder ? Comment empêcherai-je l'activité qui me fait entendre ? Comment convaincrai-je mon odorat d'éloigner de lui par respect du sabbat la sensation qui reçoit les exhalaisons ? Comment mes entrailles n'exerceront-elles pas leur activité propre, parce qu'elles s'assujettiraient à la loi, de sorte que la nourriture resterait sans être digérée dans mon corps pour bien montrer que la nature est inactive pendant le sabbat ? Certes, si les autres parties de notre corps ne peuvent pas admettre la loi de l'inactivité – et en effet elles ne pourront pas du tout rester en vie sans activité –, c'est qu'il est absolument impossible de ne pas transgresser le sabbat, même si sans faire un mouvement, la main ou le pied restent dans la même position et à la même place. Puisque donc la loi s'applique à l'homme tout entier et non à l'une ou l'autre partie, nous n'observerons pas davantage une loi en laissant un de nos membres inactif que nous ne mettrons fin à ce qui est prescrit en agissant selon notre nature avec nos autres sens.

Mais en vérité la Loi vient de Dieu, et aucun des ordres venant de Dieu n'est tel qu'il soit contre nature ou qu'il puisse être désigné comme extérieur à la raison conforme à la vertu – et l'inactivité sans raison n'est pas la vertu. Il convient alors de chercher ce que veut dire le commandement de l'inactivité pendant le sabbat. Or pour ma part, j'affirme que le seul but de toute législation venant de Dieu est de purifier des oeuvres du mal ceux qui ont accueilli la Loi, et toute loi détournant de ce qui est interdit ordonne de respecter le sabbat en se tenant éloigné des oeuvres mauvaises. C'est le rôle des tables de la Loi, celui du code lévitique, celui, minutieux, du *Deutéronome* : ils nous invitent à être inactifs et inefficaces par rapport à ce dont l'accomplissement est un mal. Si donc on comprend la Loi comme le fait que l'homme doit s'abstenir de faire le mal, je conclus moi aussi que le sage ecclésiaste définit un moment opportun pour jeter des pierres contre celui qui ramasse des morceaux de bois dans son propre intérêt et pour empêcher grâce à elles que soient rassemblées les broussailles du mal réunies comme matériau pour le feu. Mais si on prend la Loi littéralement, je ne sais pas comment on peut rendre raison de ce qui convient à Dieu dans la Loi.

3. Il faut donc chercher à comprendre quelles sont les pierres lancées contre un tel homme, pour éviter que l'empressement mis à ramasser du bois n'atteigne son but. Que sont donc ces morceaux de bois grâce auxquels le feu sera allumé par celui qui les a rassemblés ? C'est tout à fait évident pour qui prête un tant soit peu l'oreille aux paroles mystiques. En effet, si l'Apôtre a raison d'appeler la mauvaise bâtisse bois, paille et foin, parce que de tels bâtiments deviennent feu au moment du jugement, si la parole de l'Évangile dit aussi que la baie est préparée pour le feu et montre que le sarment qui ne donne pas de fruit est seulement bon pour le feu, nul doute que les vaines occupations de la vie sont les morceaux de bois rassemblés pour préparer le feu; et celui contre lequel on lance des pierres au moment opportun est le raisonnement qui incline au mal : qui le comprendrait ainsi ne se tromperait pas sur le sens approprié.

Et il faut bien penser que les pierres projetées droit au but par l'ecclésiaste, ce sont les raisonnements qui détruisent le mal – des pierres qu'il faut sans cesse envoyer et rassembler : envoyer pour la destruction de ce qui est un obstacle dressé contre notre vie, rassembler pour que le fond de notre âme soit toujours rempli de ressources telles que le projectile à lancer contre l'ennemi soit à portée de main, si jamais il ourdissait par ailleurs un complot contre nous. D'où pouvons-nous donc rassembler les pierres pour lapider l'ennemi ? J'ai entendu la prophétie qui dit : «Des pierres saintes sont roulées sur la terre.» Ce pourrait être les paroles de l'Écriture inspirée qui descendent vers nous : il nous faut les rassembler au fond de notre âme pour nous en servir au moment opportun contre ce qui nous afflige; le projectile détruit l'ennemi sans se séparer de la main droite de celui qui le lance. En effet, celui qui a lapidé avec la pierre de la tempérance le raisonnement déréglé – c'est celui qui ramasse, avec les plaisirs qu'il prend, du bois pour le feu – l'a abattu avec ce coup sans cesser de tenir son arme dans la main. Ainsi, la justice devient pierre contre l'injustice, et elle la détruit tout en restant au fond de celui qui l'a jetée. De la même manière, les réflexions dirigées vers le bien deviennent destructrices du mal sans se séparer de celui qui mène une vie vertueuse. C'est de cette façon qu'il est possible, du moins d'après notre raisonnement, de lancer des pierres au moment opportun et de rassembler les pierres au moment opportun, en sorte que nous fassions toujours de bons lanciers de pierres pour lapider le mal, sans que jamais ne nous fasse défaut l'abondance de telles armes.

4. La parole qui vient aussitôt à la suite définit le moment qui convient et celui qui ne convient pas pour l'embrassement; en voici la lettre : «Moment pour embrasser et moment pour s'abstenir de l'embrassement.» Ces pensées ne seraient pas bien claires pour nous sans le texte précédemment médité grâce à l'Écriture; alors le sens dans lequel la parole inspirée a coutume d'employer le mot «embrassement» devient pour nous évident. Le grand David nous clame dans ses psaumes : «Entourez Sion et embrassez-la.» Et Salomon lui-même, dont il s'agit ici, lorsqu'il célébrait l'union établie en celui qui a des dispositions amoureuses à l'égard de la Sagesse, entre autres paroles qui nous permettent de faire le rapprochement avec la vertu, ajoute aussi : «Honore-la, afin qu'elle t'embrasse.» Donc si David nous ordonne d'embrasser Sion et si Salomon dit que ceux qui ont honoré la Sagesse sont embrassés par elle, nous ne nous écartons peut-être pas du sens qui convient en apprenant ce qu'il est opportun d'embrasser. En effet, le mont Sion est ce qui apparut au-dessus de l'Acra à Jérusalem. Donc celui qui te pousse à embrasser Sion t'invite à t'unir au mode de vie sublime de sorte que tu atteignes l'acropole même des vertus, que le nom de Sion désigne en énigme. Et celui qui te fait habiter avec la Sagesse t'annonce cette bonne nouvelle: elle t'emhmsse. Il y a donc un moment pour embrasser Sion et pour être embrassé par la Sagesse, le nom de Sion désignant la sublimité du mode de vie, et la Sagesse signifiant par elle-même la vertu tout entière, dont elle est une partie.

Si donc nous avons appris par ce qui a été dit le moment opportun pour embrasser, ces mêmes paroles nous ont enseigné de quoi il est plus utile de se séparer que de se rapprocher. «Moment pour s'abstenir de l'embrassement», dit en effet le texte. Celui qui s'est allié à la vertu est devenu étranger à la relation avec le mal. Car «qu'y a-t-il de commun entre la lumière et l'obscurité, entre le Christ et Béliar ?» ou bien comment est-il possible, en servant deux maîtres qui sont l'opposé l'un de l'autre, d'être favorable aux deux ? Car l'amour porté à l'un produit la haine de l'autre. Donc, chaque fois que la disposition amoureuse unit au bien – et c'est ce qui est opportun –, il s'ensuit de façon certaine qu'on devient étranger à son contraire. Si tu as aimé vraiment la tempérance, tu as très certainement haï son contraire. Si tu regardes amoureusement la pureté, de toute évidence tu as éprouvé du dégoût pour l'odeur fétide du borbier. Si tu es attaché au bien, tu es très certainement éloigné de l'attachement au mal. Et si quelqu'un rapporte le sens du mot «embrassement» également au fait d'étreindre la richesse, cette parole aussi montre le genre de richesse qu'il est bon d'accroître et le genre de possessions dont il faut repousser l'étreinte. Je sais que le trésor objet de notre préoccupation est celui qui est caché dans le champ et non celui que tout le monde peut voir. Je sais à l'inverse que la richesse à mépriser n'est pas celle qui est espérée, mais celle qui apparaît aux regards. Tel est l'enseignement de la parole de l'Apôtre qui dit : «Nous ne regardons pas ce qui est visible mais ce qui est invisible, car les réalités visibles sont d'un moment, et les invisibles sont de toujours.» Si nous avons compris cela, cela va nous permettre aussi de comprendre la suite du texte.

5. «Moment pour chercher, et moment pour perdre,» dit le texte. Celui qui a compris grâce aux recherches précédentes ce qu'il faut s'abstenir d'embrasser et ce à quoi il faut s'attacher, pourrait savoir ce qu'il faut chercher et ce dont la perte est un gain. «Moment pour chercher, dit le texte, et moment pour perdre.» Qu'y a-t-il donc que je doive chercher de façon à trouver le moment convenable ? Mais la parole du prophète désigne ce qui doit être cherché : «Cherchez le Seigneur et soyez fortifiés»; et encore : «Cherchez le Seigneur et lorsque vous le trouvez, invoquez-le»; et : «Que se réjouisse le coeur de ceux qui cherchent le Seigneur.» Je sais donc par ces paroles ce que je dois chercher : le trouver, c'est le fait même de chercher sans cesse. Car chercher n'est pas une chose et trouver une autre, mais le gain né de la recherche, c'est la recherche même. Veux-tu apprendre aussi le moment opportun pour chercher le Seigneur ? Je le dis en peu de mots : la vie entière. Car le seul moment pour ne se préoccuper que de cela, c'est toute l'existence. En effet, ce n'est pas pour un moment déterminé ni pour un temps défini qu'il est bon de chercher le Seigneur : ne pas s'arrêter du tout de le chercher sans cesse, voilà le moment véritablement opportun. «Mes yeux, est-il dit, sont sans cesse tournés vers le Seigneur.» Vois-tu comment l'oeil scrute avec soin ce qu'il cherche, sans se donner aucune relâche, aucun temps d'arrêt dans l'observation de ce qu'il cherche ? Car l'addition «sans cesse» indique un zèle continu et sans trêve.

De la même façon, comprenons aussi le «moment de perdre», en jugeant que c'est un gain de perdre ce dont l'existence est une peine pour celui qui le détient. Mauvaise possession que l'amour de l'argent : perdons-la donc. Méchante ressource que la rancune : renvoyons-la. Mortelle possession que le désir déréglé : soyons pauvres de ce désir-là plus que des autres, afin de gagner le royaume par cette pauvreté-là. «Bienheureux les pauvres en esprit», de toute évidence ceux qui sont dénués d'une telle richesse et le sont aussi de tous les autres trésors mauvais du diable. Il y a plus de béatitude à ne pas même dépourvus de ce qui nous salit, mais il

n'est pas moins bon pour celui qui s'est d'abord laissé prendre à l'acquisition mauvaise de perdre de telles possessions et de les mener à la destruction. Et si n'avoir jamais eu part à de telles choses dépasse les possibilités de la nature humaine, il est dans les capacités humaines d'avoir la force de les détruire une fois acquises. C'est pourquoi n'avoir aucune des possessions de l'adversaire n'est possible qu'au Seigneur, lui qui a pris part avec nous aux mêmes souffrances que nous, mais «sans péché.» «Car il vient, le prince de ce monde, dit-il, et en moi il ne trouve rien de ce qui lui appartient.»

Mais la purification par un repentir attentif peut se voir même chez les hommes qui brillent par leur vertu. Paul a perdu la possession mauvaise de l'incrédulité en rendant active en lui la grâce de la prophétie, et il est devenu plein du trésor qu'il cherchait. Isaïe a détruit, grâce à la braise purificatrice donnée par Dieu, toute souillure de parole et de pensée; c'est pourquoi il a été rempli de l'Esprit saint. Tout homme qui participe au bien ruine toute pensée dirigée dans le sens opposé. Ainsi l'homme tempérant ruine le dérèglement, le juste l'injustice, l'homme mesuré l'excès, l'homme bienveillant l'envie, l'homme aimant la haine. C'est ainsi que l'aveugle de l'Évangile a trouvé ce qu'il n'avait pas en perdant ce qu'il avait : lorsque la cécité lui a été enlevée, la source de la lumière l'a remplacée. Pour le lépreux, une fois son mal détruit, c'est la grâce de la santé qui survient, et pour ceux qui se relèvent de la mort, l'état de mort cède la place à l'avènement de la vie. De la même façon aussi en ce qui concerne notre présente réflexion, il n'est pas possible d'acquérir quelqu'une des réalités sublimes sans avoir perdu la préoccupation des basses réalités terrestres. Car lorsqu'on trouve ces dernières, ce qui est plus précieux qu'elles est perdu pour nous, et à l'inverse, leur perte introduit à la découverte de ce qui a du prix. C'est ce que nous avons appris par la parole du Seigneur : «Celui qui aura trouvé son âme la perdra, et celui qui aura perdu son âme à cause de moi la trouvera.» En effet, trouver son âme en se préoccupant des choses matérielles fait qu'on ne la trouve pas dans les biens véritables et, inversement, être privé de ces choses-là et les perdre donne existence à ce qu'on espère. «En effet à quoi bon pour l'homme gagner le monde entier s'il le paie de son âme ?» «Moment pour chercher et moment pour perdre», dit notre texte. Si donc nous savons quel gain nous cherchons –celui que l'on trouve en perdant ce qui a été mal acquis –, cherchons l'un, perdons l'autre; cherchons le bien, perdons le mal.

6. La suite du texte, elle aussi, s'ajoute de façon bien appropriée à ce que nous venons d'examiner. Elle dit en effet : «Moment pour garder et moment pour rejeter.» Garder quoi ? selon toute évidence, ce que nous avons trouvé par notre recherche. Rejeter quoi ? ce dont la perte a été jugée utile, bien sûr. Une pensée droite est née en toi, le souhait de voir Dieu est entré en toi, «ton âme a eu soif de Dieu, le fort et le vivant», le désir est né en toi d'être «dans les parvis du Seigneur»; et les parvis du Seigneur, à mon avis du moins, pourraient bien être les vertus, dans lesquelles séjournent la raison et tout homme qui suit la raison. «Garde» cela, afin que ne t'échappe pas la richesse faite des possessions pures de la pensée. Un raisonnement contraire s'insinue-t-il comme un voleur, détruisant subrepticement les pensées pures, il faut le chasser et le renvoyer de la pensée. Car en le repoussant, nous garderons en toute sécurité le trésor des biens. Mais si le raisonnement qui fait notre ruine n'est pas chassé, nous n'aurons aucun gain de ce que nous acquérons, puisque l'abondance sera dilapidée à cause des manoeuvres de ceux qui percent les murs. Puisque donc on nous a enseigné ce qu'était le moment de chercher, puisque «tout homme qui cherche trouve», sachons monter une garde vigilante autour du trésor, afin que ce qui a été trouvé puisse nous rester.

«Garde ton coeur avec grand soin», est-il dit, une fois que tu as trouvé ce que tu cherchais. Car il y a une chose plus grande que trouver : c'est garder la grâce qui a été trouvée. Par exemple, celui qui est venu à la foi a trouvé la pureté grâce au bain du baptême, mais il aura plus de peine à garder ce qu'il a reçu qu'il n'en a eu à trouver ce qu'il n'avait pas. De même donc que nous avons dit que le moment opportun pour chercher n'était pas délimité par une certaine durée de temps, mais que la vie entière était le seul moment opportun pour cette bonne recherche, de même aussi affirmons-nous que le moment opportun pour garder ce qui a été trouvé est mesuré par la vie entière, en alléguant encore maintenant la même parole de la prophétie qui dit : «Mes yeux sont sans cesse tournés vers le Seigneur, parce qu'il arrachera mes pieds du filet.» Et si nous gardons de manière inviolable le bien que nous possédons, c'est que nous avons fait de Dieu le gardien de nos biens. Lorsque mes yeux sont sans cesse tournés vers le Seigneur», alors deviennent inefficaces les filets avec lesquels l'ennemi trame un complot contre les biens précieux de mon âme. «Ne laisse pas ton pied chanceler, dit le psaume et celui qui te garde ne dormira pas.» La parole que nous examinons maintenant fait donc logiquement suite à la précédente. Cette dernière nous a invités à chercher pour trouver, celle-ci nous conseille de garder pour ne pas perdre. Mais la manière de garder les biens consiste à rejeter ce qui est

conçu dans le sens contraire C'est comme pour une ville en proie à la guerre : la garde y est plus sûre lorsque les traîtres ont été chassés, mais tant qu'ils sont à l'intérieur, les ennemis cachés conspirent mieux que les ennemis déclarés. «Moment pour garder, est-il dit, et moment pour rejeter.»

7. La suite immédiate du texte conduit logiquement l'âme vers une réflexion philosophique plus importante concernant les êtres. Elle montre en effet que l'univers est continu à lui-même, que l'harmonie des êtres ne se relâche pas, mais qu'il y a une sorte de conspiration mutuelle de toutes choses. L'univers n'est pas interrompu dans sa cohésion propre, mais toutes choses demeurent dans l'être, gouvernées par la puissance de l'être véritable. Et l'être véritable, c'est la bonté en elle-même ou tout ce que l'on peut concevoir au-delà pour signifier le nom de la nature inexprimable. Et comment trouver ce nom qui est «au-dessus de tout nom», selon la divine parole de l'Apôtre ? si ce n'est que tout nom que l'on pourrait trouver pour signifier la puissance et la nature indicibles signifie absolument le bien. Ainsi, ce bien, qui est assurément au-delà du bien, existe lui-même en vérité et il a donné par lui-même et donne encore aux êtres la possibilité d'exister et la permanence dans l'être; mais tout ce que l'on considère en dehors de lui est inexistence. En effet, ce qui est en dehors de ce qui est n'est pas dans l'être.

Puisque donc le mal est connu par opposition à la vertu et que la vertu accomplie, c'est Dieu, en dehors de Dieu c'est donc le mal, dont la nature n'est pas d'être quelque chose, mais de ne pas être bon. En effet, c'est au concept de ce qui est en dehors du bien que nous avons appliqué le nom de mal; le mal est connu par opposition au bien, comme ce qui n'est pas se distingue de ce qui est. Puisque nous nous sommes donc détachés du bien par l'élan de notre libre arbitre, comme ceux qui ont les yeux fermés dans la lumière voient, dit-on, l'obscurité – en effet, voir l'obscurité, c'est ne rien voir –, la nature inexistante du mal a alors reçu consistance dans ceux qui se sont détachés du bien, et elle la garde aussi longtemps que nous sommes en dehors du bien. Mais si au contraire le libre mouvement de notre vouloir s'est arraché à la relation avec l'inexistant et s'est uni au bien, cette disposition, du moment qu'elle n'a plus de réalité en moi, n'aura même plus du tout de réalité. En effet le mal n'a pas en lui-même de réalité en dehors de notre libre choix. Mais moi, qui me suis attaché et me suis cousu à ce qui est véritablement, je demeure dans l'être qui était depuis toujours, qui sera pour toujours et qui est maintenant Voilà les pensées que me semble suggérer «le moment pour déchirer» et «le moment pour coudre», afin que, arrachés à ce à quoi nous avons été unis de manière mauvaise, nous soyons attachés à ce à quoi il est bon de s'attacher. «Pour moi, est-il dit, il est bon de m'attacher à Dieu, de mettre mon espoir dans le Seigneur». On peut dire que ce conseil est utile aussi dans bien d'autres cas, par exemple : «Otez le méchant du milieu de vous». C'est ce qu'ordonne le divin Apôtre lorsqu'il ordonne que soit arraché du plérôme commun de l'Église celui qui a été reconnu coupable d'une union contre la loi, afin que, dit l'Apôtre, un peu du levain de la malice du coupable ne rende pas inutile toute la pâte de la prière de l'Église. Mais celui qui en a été arraché par le péché, il l'y recoud par le repentir en disant : afin «qu'un tel homme ne sombre pas dans une tristesse excessive.»

De la même façon, il sait au moment opportun arracher la partie souillée de la tunique de l'Église et inversement la recoudre au moment opportun, chaque fois qu'elle a été lavée de sa tache grâce au repentir. Et il est possible de voir, dans les plus anciens des récits autant que dans nos vies, de nombreux exemples semblables de ce qui s'accomplit selon l'économie dans les Églises. Vous savez en effet à quoi nous sommes arrachés et à quoi nous sommes toujours recousus. C'est en nous séparant de l'hérésie que nous sommes sans cesse recousus à la piété, et c'est quand elle est arrachée à la communion avec l'hérésie que nous voyons la tunique de l'Église sans déchirure. Mais que le discours, conformément à la réflexion menée précédemment, soit une réflexion philosophique sur les êtres ou qu'il nous enseigne de semblables choses en recourant à ce conseil, de toute manière elle contient quelque chose d'avantageux et d'utile, la parole qui déchire au moment opportun ce dont l'assemblage est mauvais, et ajuste au contraire au moment opportun ce dont l'union est avantageuse.

8. Mais abordons la suite du discours dans lequel l'interprétation suivant une philosophie plus sublime est, me semble-t-il, davantage appropriée au texte. Car c'est le moment de se taire qui a été prescrit et, après le silence, il a donné le moment de parler. Quand donc et sur quels sujets vaut-il mieux se taire ? Un homme attentif à la morale dirait que le silence est souvent plus décent que la parole, comme par exemple lorsque Paul discerne le moment opportun pour le silence et pour la parole, tantôt en érigeant en loi le silence, tantôt en permettant de parler. «Que ne sorte de votre bouche aucune parole pernicieuse» – c'est le commandement du silence –, «mais quelque parole bonne à l'édification de la foi, afin qu'elle apporte une grâce à ceux qui l'entendent» – c'est le moment de parler. «Que les femmes se taisent dans les assemblées» – de

nouveau il a donné au silence son moment. «Mais si elles veulent apprendre quelque chose» de ce que qu'elles ignorent, «qu'elles interrogent leur mari à la maison» – de nouveau il a montré le moment opportun pour la parole. Ne mentez pas les uns aux autres» – c'est le moment opportun pour le silence; «Que chacun dise la vérité à son prochain» – de nouveau la liberté de parler. Et on pourrait trouver bien d'autres exemples semblables dans l'Ancien Testament aussi. «Quand le pécheur se tint devant moi, je devins sourd, je m'abaissai et je gardai le silence sur mes bonnes actions»; et : «Comme un sourd je n'entendais pas, comme un muet je n'ouvrais pas la bouche.» Et «quand le pécheur se tient là», il est sans voix, celui qui demeure immobile face au mal qu'on lui fait en retour; mais dans les cas où il convient de recourir à la parole, «il ouvre la bouche en paraboles, il murmure des questions», il emplit sa bouche de louange, il fait de sa langue un roseau. Mais à quoi bon, puisqu'il y a foule d'exemples dans l'Écriture, détailler encore dans mon discours des points sur lesquels il y a accord ? Avant cela il m'est venu à l'esprit que le moment opportun pour se taire et pour parler concordait avec la manière dont nous avons expliqué le moment opportun pour déchirer et pour coudre, et je veux à présent y revenir et en parler brièvement.

Là en effet, le discours, après avoir déchiré l'âme liée de façon mauvaise à l'ennemi, l'a conduite et attachée à la connaissance de l'être réel que le discours a d'avance défini comme au-delà du discours; et ici, voici pourquoi, me semble-t-il, il est ordonné de se taire : ce concept et ce nom au-dessus de tout, que l'âme déchirée et séparée du mal cherche sans cesse et auquel elle veut être cousue lorsqu'elle l'a trouvé, est plus sublime que toute parole interprétative; et celui qui s'acharne à rabaisser l'être véritable à une signification discursive commet sans le savoir une faute à l'égard du divin. Car ce que l'on croit par la foi être au-dessus de tout est aussi très certainement au-dessus du discours. Or celui qui entreprend de comprendre l'infini par le discours ne le considère plus comme l'au-delà de tout, s'il l'assaille avec son propre discours, en s'imaginant que l'infini est tel que son discours est capable de l'exprimer quantitativement et qualitativement, sans savoir qu'il faut être convaincu que le divin transcende la connaissance, si l'on veut conserver une notion de l'être réel qui soit digne de Dieu. Pourquoi ? parce que tout ce qui est dans la création regarde vers ce qui a avec lui une parenté de nature et parce qu'aucun des êtres, s'il est en dehors de lui-même, ne demeure dans l'être, ni le feu dans l'eau, ni l'eau dans le feu, ni la terre ferme dans l'abîme marin, ni l'humide dans le sec, le terrestre dans l'air ou à l'inverse l'aérien dans la terre. Mais lorsque chacun demeure dans les limites propres de sa nature, il existe aussi longtemps qu'il demeure dans ses limites propres. Sort-il de son être propre, il sortira aussi de l'être. Et c'est comme pour la capacité des sens qui se tient dans l'énergie naturelle de chacun d'eux sans se transférer à celle du sens voisin – en effet l'oeil n'a pas l'activité de l'ouïe, le toucher ne parle pas, l'ouïe ne goûte pas, la langue n'a pas l'activité de la vue ni de l'ouïe, mais chaque sens a pour limite de sa capacité propre son activité naturelle. De la même manière aussi la création tout entière ne peut pas se trouver en dehors d'elle-même et avoir une compréhension globale (d'elle-même), mais elle demeure sans cesse en elle-même et, quoi qu'elle voie, c'est elle-même qu'elle regarde; et si elle songe à regarder au-dessus d'elle-même, il n'est pas dans sa nature de voir ce qui lui est extérieur. Ainsi, elle est contrainte de dépasser l'idée propre à l'intervalle en contemplant les êtres, mais elle ne la dépasse pas. En effet, en même temps que tout concept qu'elle découvre, elle contemple très certainement l'intervalle appréhendé en même temps que l'être subsistant qu'elle conçoit. Et l'intervalle, ce n'est rien d'autre que la création.

Mais ce bien que nous avons appris à «chercher» et à «garder» et auquel il nous est conseillé d'être fixés et attachés, est au-dessus de ce que nous appréhendons parce qu'il est au-dessus de la création. Comment en effet notre pensée, qui chemine dans l'espace de l'intervalle, pourrait-elle saisir la nature qui n'est pas comprise dans l'intervalle ? Elle s'avance avec le temps en scrutant sans cesse analytiquement les plus anciennes de ses découvertes. Et elle parcourt avec grande attention tout ce qui est connu, mais elle ne trouve pour parcourir la pensée de l'éternité aucun moyen qui lui permette de se tenir hors d'elle-même et de s'établir au-dessus de la durée des êtres, qu'elle a contemplée d'abord. Il en est comme de celui qui se trouve sur le sommet d'une montagne : supposons qu'il y ait au-dessous de lui un rocher lisse et coupé à pic, qui s'étende vers le bas sur une longueur infinie, d'une forme droite et polie, et qui d'en haut supporte à son sommet cette pointe qui, avec l'avancée de l'escarpement, penche vers l'abîme béant; le sentiment naturel de celui qui, du bout du pied, effleure la roche qui s'incline vers l'abîme, et qui ne trouve plus aucun support pour son pied ni aucune prise pour sa main, c'est celui qu'à mon avis éprouve l'âme qui, dépassant ce qui est accessible par les concepts propres à l'intervalle, cherche la nature qui a précédé le temps et qui n'est pas comprise dans l'intervalle : n'ayant rien à empoigner, ni lieu, ni temps, ni mesure, ni rien d'autre qui soit capable de recevoir la

marche de notre pensée, mais glissant de tous côtés sans trouver de prise, elle est saisie de vertige, désemparée, et se tourne de nouveau vers ce qui est de la même origine qu'elle, et elle se contente, quant à ce qui est au-dessus d'elle, d'en connaître juste assez pour être convaincue qu'il y a autre chose que la nature des choses connues. Aussi, lorsque le discours va vers ce qui est au-delà du discours, est-ce «le moment de se taire» et de garder dans le secret de la conscience, sans pouvoir l'interpréter, l'émerveillement devant cette puissance indicible, en sachant que même les grands prophètes disaient les oeuvres de Dieu sans dire Dieu, avec ces paroles : «Qui dira les puissances du Seigneur ?» et : «Je raconterai toutes tes oeuvres», et : «Un âge après l'autre louera tes oeuvres.» Ce sont les oeuvres qu'ils disent, ils font des développements à leur sujet et ils confient à leur voix la proclamation de ce qui existe.

Mais lorsque leur discours porte sur cela même qui se tient au-dessus de toute pensée, c'est à l'inverse le silence qu'ils érigent en loi, par ce qu'ils disent. Ils disent en effet : «La grandeur de la gloire de sa sainteté n'a pas de limite.» Ô merveille ! Comme il a craint de s'approcher de la contemplation de la nature divine, le discours qui en vérité n'a même pas compris la merveille de ce qui est contemplé de l'extérieur ! Il n'a pas dit qu'il n'y a pas de limite à l'essence de Dieu, jugeant totalement audacieux le fait d'arriver même à cette idée, mais il s'émerveille dans son discours de la grandeur glorieuse qu'il contemple. A l'inverse, il n'a pas pu voir la gloire de l'essence elle-même et il est frappé de stupeur en concevant la gloire de sa sainteté ! Il s'est donc abstenu, ô combien ! de spéculer sur ce qu'est la nature (divine), celui qui n'est pas parvenu à s'émerveiller de ses manifestations ultimes ! Car il ne s'émerveille ni de sa sainteté ni de la gloire de la sainteté, mais s'étant proposé seulement de s'émerveiller de la grandeur de la gloire de la sainteté, il est sans force même pour s'en émerveiller ! C'est qu'il n'a pas compris par la pensée la limite de ce dont il s'émerveille. Aussi dit-il : «L grandeur de gloire de sa sainteté n'a pas de limite.»

Ainsi donc, dans les discours sur Dieu, la recherche porte-t-elle sur l'essence, c'est «le moment de se taire», mais porte-t-elle sur quelque énergie bonne dont la connaissance descend même jusqu'à nous, c'est alors le moment de «dire ses puissances», de «proclamer ses merveilles», de «raconter ses oeuvres». C'est le moment de recourir jusqu'à ce point au discours; mais pour ce qui est au-delà il ne faut pas permettre à la création de franchir ses limites propres, mais se contenter de ce qu'elle se connaisse elle-même. Car, à mon avis du moins, la création ne se connaît pas encore elle-même, elle n'a pas non plus compris ce qu'est l'essence de l'âme, ce qu'est la nature du corps, l'origine des êtres, comment ils naissent les uns des autres, comment ce qui n'est pas reçoit consistance, comment ce qui est se dissout en ce qui n'est pas, et quel est le bon accord des contraires dans ce monde. Si donc la création ne se connaît pas elle-même, comment racontera-t-elle ce qui est au-dessus d'elle ? C'est donc «le moment de le taire,» car sur ces sujets mieux vaut le silence. Mais c'est le «moment de dire» par quels moyens notre existence progresse vers la vertu dans le Christ Jésus notre Seigneur à qui sont la gloire et la puissance pour les siècles. Amen.